

Édito

Le désarroi des démocraties

Finale, Joe Biden l'a emporté devant Donald Trump... et de beaucoup, contrairement à ce que vocifère le président sortant. Même si le sort des « États charnières », qui, avec le jeu des grands électeurs, font basculer l'élection, s'est joué à chaque fois à quelques dizaines de milliers de voix. Au total, ce sont 76 millions d'Américains qui ont fait la victoire du démocrate – 5 millions de plus que ceux et celles qui se sont prononcés en faveur de Donald Trump. Et ce avec une participation record. Il reste que 71 millions d'Américains et d'Américaines se sont prononcés pour Trump en toute connaissance de cause, montrant à quel point la séduction du populisme est aujourd'hui ancrée dans la profondeur des cœurs et des âmes.

« *We the People* » – « Nous le peuple... » – sont les premiers mots du préambule de la Constitution américaine, et c'est bien là que se cache le diable du populisme. Il n'est qu'à écouter Donald Trump user du « nous » et du « eux » pour comprendre que le populisme prétend à la représentation du peuple, « nous » contre les autres, les mauvais, les vendus, les élites, « eux ». Donald Trump, dans ses excès, laisse entendre que les bulletins qui le désignent seraient légaux tandis que les autres seraient illégaux. Il pousse à l'extrême la logique du eux et nous, désigne non pas l'adversaire, mais l'ennemi, lequel, évidemment n'a pas les mêmes droits que « nous ».

Or, la démocratie, dans ses délicats fonctionnements et équilibres, se donne pour objectif de représenter et protéger tout à la fois « nous » et « eux », les majoritaires et les minoritaires. La démocratie n'instaure pas la loi de la majorité contre une minorité. Elle se propose de nous extraire d'une pensée binaire infantile dans laquelle nous choisirions entre le bien et le mal, le noir et le blanc, l'ami et l'ennemi.

Comment remettre de la raison et de l'apaisement dans nos fonctionnements politiques ? C'est le grand défi qui s'impose à nous et qu'il est de plus en plus difficile de relever en ces temps de crise sanitaire, économique, environnementale et face à des menaces terroristes. Il faut pour cela accepter la complexité des choses et l'incertitude... et nous souvenir que le diable – *diabolos* en grec – signifie « diviseur ». Heureux les artisans de paix.

CHRISTINE PEDOTTI

Élections américaines : les jeux sont faits

Dans son essai *Les Frontières de la tolérance*, Denis Lacorne, directeur de recherches à Sciences Po, interroge l'acceptation politique des minorités dans nos sociétés contemporaines. Au lendemain de l'élection de Joe Biden, faut-il se réjouir, alors que le trumpisme semble loin d'avoir dit son dernier mot ?

En a-t-on fini avec Donald Trump ou bien les recours annoncés menacent-ils le résultat du vote en faveur de Joe Biden ?

Il n'y aura pas de retour en arrière. Même si rien n'est officiel, les calculs sont sûrs. Même s'il y a des recomptages ou des recours, la majorité a été gagnée par Biden. C'est l'illusion de Trump et de ses conseillers de s'imaginer qu'ils vont trouver des fraudes tellement énormes qu'elles vont renverser la vapeur. Mais il n'y en a pas ! Il y avait un représentant de chaque parti dans chaque bureau de vote et tout était filmé. Rien ne pourra remettre en cause l'élection de Biden.

Trump n'a pas l'air de vouloir rendre les armes facilement, peut-on imaginer une cérémonie d'investiture sans lui ?

Oui, même si c'est contraire à la tradition. Toutefois, il a tout intérêt à un passage rapide des pouvoirs, et sa famille aussi. Ce n'est pas un hasard si son gendre, Jared Kushner, et sa femme, Melania, le poussent à tourner la page. Le drame de Trump, c'est qu'il pense en termes quasi monarchiques. Il voudrait refaire le coup des Kennedy, qui ont laissé des traces durables dans l'histoire des États-Unis. À sa suite, ses fils et sa fille auront, selon lui, un brillant avenir politique. Mais, avec son entêtement à dénoncer une fraude non avérée, il détruit son image et celle de ses enfants. Théoriquement, Trump garde ses pouvoirs jusqu'au 20 janvier. Mais il ne peut pas faire grand-chose, à part rendre plus difficile la transition. Il ne pourra pas empêcher Biden de mettre en place ses équipes, de recevoir les félicitations de tous les chefs d'État du monde et même de commencer des discussions avec tel ou tel gouvernement.

La victoire de Biden est importante, même si on ne parle pas de vague bleue, pourquoi ?

Biden a fait d'une pierre deux coups. Il a gagné le vote populaire avec un écart de quelque 5 millions de voix et il a gagné le vote légal, avec très probablement plus de trois cents grands électeurs. Il a aussi percé dans plusieurs chasses gardées des républicains, comme la Géorgie et l'Arizona, deux États très conservateurs. Le vote latino s'est mobilisé en sa faveur, sauf en Floride. Le vote afro-américain et celui des jeunes aussi. Sans compter que, dans de nombreux États, le vote urbain lui a été largement favorable. Il y a là une victoire qui laisse présager un déclin à terme du parti républicain.

Le trumpisme, c'est terminé ?

Trump a eu plus de 70 millions de voix. Et, parmi ces électeurs, la moitié environ sont de purs trumpistes, ce qui est considérable. Eux pensent qu'il a raison sur tout et ont développé pour lui un culte quasi religieux du chef invincible, seul détenteur de la vérité, même s'il a commis vingt-deux mille mensonges patentés depuis son élection !

Quelle a été justement la place du vote religieux dans cette élection ?

Trump a eu sans surprise le vote des extrêmes, les plus fanatiques des évangéliques blancs, tout comme de beaucoup de catholiques intégristes. Les évangéliques, un bloc électoral important de l'ordre de 25 % des voix, se sont portés massivement sur lui. Le vote catholique s'est plutôt scindé en deux, avec une majorité pour le parti démocrate, mais une minorité substantielle de l'ordre de 40 ou 45 % pour les républicains. Pour les autres religions, c'est moins clair. Plus de 70 % des juifs votent démocrate. La variable religieuse est une variable parmi d'autres, mais, pour Trump, elle a beaucoup compté. Pour les évangéliques, il est l'homme qui a tenu ses promesses avec la Cour suprême. Sur neuf juges, il y a désormais six conservateurs, prêts peut-être à renverser la jurisprudence sur l'avortement, mais aussi à rendre le religieux beaucoup plus visible dans l'espace public, par exemple à encourager le financement public des écoles privées religieuses.

Le choix de Biden a-t-il été le plus pertinent pour les démocrates ?

Cette élection a été d'abord un référendum contre Trump. Mais Biden a su se montrer rassurant, donner l'impression du retour à une présidence normale, apaisée, rationnelle. Ce n'est pas le plus brillant des démocrates, mais il a quand même gagné les primaires de façon impressionnante. Ce qu'il y a d'attachant chez lui, c'est sa persévérance malgré l'adversité. Voilà quelqu'un qui a connu pas mal d'échecs politiques, des drames familiaux terribles et qui a su surmonter tout cela. Il est apparu comme l'homme idéal dans le cadre de la pandémie. S'il y a bien quelqu'un qui peut comprendre les souffrances et la nécessité de lutter contre la pandémie avant de sauver l'économie, c'est bien Biden.

Propos recueillis par
GUILLAUME DE MORANT.